

bon état qu'on aurait pu s'y embarquer sans danger et traverser la mer orageuse d'Okhotsk, dans le cas où un accident m'en aurait séparé; elle était munie de tout ce qu'il fallait pour procéder à la reconnaissance des côtes de Tchoka et de la Tartarie, jusqu'à l'embouchure du fleuve Amour, et dans le cas où elle aurait découvert un canal, j'avais indiqué la baie de Castries pour faire de l'eau et s'y reposer deux jours. Tel était mon projet, fondé sur la supposition de trouver à la côte nord-ouest de Tchoka, un port dans lequel le vaisseau pourrait rester mouillé avec sûreté pour y attendre la chaloupe pendant quinze jours ou trois semaines. On a vu plus haut, que sur ce point mon attente fut trompée. Au reste, quand même j'aurais rencontré ce port, l'instruction écrite que j'ai reçue à mon départ du Kamtchatka, ne m'aurait permis d'exécuter que la plus petite partie de mon dessein.

« Après avoir terminé ma reconnaissance de Tchoka, j'étais pleinement convaincu qu'il n'existe pas de passage entre cette île et la côte de Tartarie au sud de l'Amour : ainsi la détermination de ce point ne pouvait être importante que pour confirmer mes conjectures relativement à la jonction de Tchoka avec la Tartarie, conjectures que je partageais avec le plus grand nombre de mes compagnons de voyage en état d'en juger. Ce-

pendant des recherches dans cette partie ne seraient pas inutiles; parce qu'il reste encore un espace de quatre-vingts à cent milles qui n'a pas été exploré, et que la position de l'embouchure du fleuve Amour, comprise dans cet intervalle, n'est pas encore déterminée avec exactitude. Du reste, cette reconnaissance non moins importante pour la politique de la Russie que pour la géographie en général, pourrait très-facilement avoir lieu par une expédition qui partirait du port d'Oudinsk.

« Les raisons sur lesquelles je fonde mon opinion qu'il n'existe pas de passage entre Tchoka et la Tartarie, reposent uniquement sur les observations de La Pérouse au sud et sur les nôtres au nord du point qui unit les deux pays. La Pérouse s'était flatté de trouver un canal par lequel il pourrait pénétrer dans la mer d'Okhotsk; il alla donc au nord aussi loin que la grandeur de ses vaisseaux le lui permit. Mais à mesure qu'il avançait, il voyait les terres se rapprocher et les sondes diminuer de quelques brasses par mille; un autre résultat le confirma dans l'idée qu'il se trouvait dans une baie et non dans le voisinage d'un détroit; il ne remarquait aucun courant, et certainement il en aurait éprouvé un, si un canal, même d'une petite étendue, avait réuni la mer d'Okhotsk avec le golfe de Tartarie. Enfin

il laissa tomber l'ancre lorsque la sonde n'indiqua plus que neuf brasses de profondeur. Alors il envoya deux canots pour sonder: celui qui alla au nord, s'étant avancé à trois milles ne trouva que six brasses. Il est fort à regretter que l'on n'ait pas publié le résultat des expériences faites dans cet endroit, sur la pesanteur spécifique de l'eau. La différence nulle ou peu considérable, jointe à la tranquillité de la mer, aurait prouvé d'une manière incontestable qu'il n'existe pas de passage; c'est aussi ce que confirment, tout imparfaites qu'elles sont, à cause de l'ignorance de la langue, les informations que prit La Pérouse.

« Ayant dessiné devant les habitans de la baie de Castriès l'île de Tchoka et la côte de Tartarie qui lui est opposée, en laissant un canal entre les deux terres, ils se saisirent aussitôt du crayon, tracèrent un trait entre les deux terres, et firent entendre qu'un banc de sable, couvert de plantes marines, réunissait les deux rivages, et qu'ils avaient transporté leurs canots par-dessus. La Pérouse tira de ce rapport, comparé à la diminution régulière des sondes et à la tranquillité de la mer, la conclusion très-juste que Tchoka tenait à la Tartarie, ou bien que le canal qui les sépare est très-étroit, et a au plus quelques pieds de profondeur. S'il ne donne pas son opinion d'une manière positive, il faut l'attribuer

à sa modestie qui le portait à ne pas prononcer affirmativement sur un point qu'il ne pouvait appuyer sur des faits, quoiqu'il en fût suffisamment convaincu.

« On continue en conséquence à représenter Tchoka comme une île, et à nommer *Canal* ou *Manche* de Tartarie, la mer comprise entre cette terre et la côte opposée, tandis que l'on doit appeler Tchoka une *presqu'île*, et la manche un golfe, la réunion étant assez établie.

« Les observations que nous avons faites au nord de Tchoka, ne laissent plus de doute à cet égard. A peine nous nous étions approchés de son cap septentrional, que la pesanteur de l'eau offrit une grande différence; on objectera peut-être qu'elle provient d'une rivière qui a son embouchure dans le voisinage. Mais m'étant avancé le plus possible de la côte nord-ouest de Tchoka, dans l'espérance d'y découvrir un port, je n'aurais pas manqué d'apercevoir le moindre ruisseau qui s'y serait trouvé. Le fleuve Amour était seul cause du changement. La couleur de l'eau était d'un jaune sale; elle devint de plus en plus légère à mesure qu'on s'avança vers la bouche de ce fleuve; enfin, dans le voisinage du canal qui, au nord de ce point, sépare Tchoka de la Tartarie, celle que l'on puisait le long du vaisseau était parfaitement douce. S'il existait le moindre canal au

sud du fleuve, les vents du sud qui, d'après l'expérience de La Pérouse, règnent constamment dans ces parages pendant l'été, feraient refouler une telle quantité d'eau dans le bassin situé au nord, qu'après s'être écoulée dans la mer d'Okhotsk, par le canal que nous avons découvert, il serait impossible qu'elle perdit toute sa salure, même après avoir reçu les eaux de l'Amour. N'ayant pu découvrir la moindre particule saline dans l'eau que nous y avons examinée, il en résulte la preuve qu'il n'existe pas de passage entre Tchoka et le continent au sud du fleuve. D'ailleurs, si ses eaux, après s'être réunies à celles de la mer, prenaient différentes directions, les courans du sud, dont j'ai parlé, auraient beaucoup moins de force.

« J'avais rédigé ces observations sur les lieux mêmes. Quelle joie j'éprouvai à mon arrivée à la Chine, en trouvant dans la *Relation du voyage du capitaine Broughton*, publiée pendant mon absence, des argumens à l'appui de mon opinion sur la réunion de Tchoka à la Tartarie. Les faits qu'il rapporte prouvent qu'il était parvenu au fond du grand golfe de Tartarie. Il est donc démontré que Tchoka est uni à la Tartarie par un isthme très-bas, et n'est qu'une presqu'île. Toutefois il est possible et même très-vraisemblable qu'anciennement, et sans doute à une époque

peu reculée, Tchoka était isolée du continent, comme les cartes chinoises l'indiquent. Les sables du fleuve Amour auront comblé peu-à-peu l'intervalle qui la séparait du continent. »

Le 15 août M. de Krusenstern fit route au nord-nord-est. Obligé de se trouver dans le commencement de novembre à Canton, où il avait donné rendez-vous à la *Néva*, il ne put s'occuper de la reconnaissance des îles Chantar, qui lui avait été recommandée. Elles sont situées par 55° de latitude, et à soixante milles environ à l'est du port d'Oudinsk.

Après avoir éprouvé une tempête, il eut connaissance de l'île Jonas, qui n'est qu'un gros rocher entouré de brisans dangereux. Elle a deux cents toises de hauteur. Le mauvais temps et les brumes l'accompagnèrent constamment dans cette mer orageuse. Il coupa l'archipel des Kouriles entre Poromouchir et Onkotan. C'est le passage le plus large et le plus sûr de tous ceux qui séparent ces îles, et le seul que fréquentent les navires marchands russes. Le 27 il découvrit le pic de la pointe méridionale du Kamtchatka, et le 29 il laissa tomber l'ancre dans le port de Saint-Pierre-Saint-Paul. Pas un homme de l'équipage de la *Nadiejeda* n'était malade, quoique tous les jours, pendant huit semaines de navigation, on eût été mouillé par la pluie ou par le brouillard, que l'on man-

quât de vivres frais, et qu'il ne restât plus de remèdes anti-scorbutiques.

L'arrivée de M. de Krusenstern causa une frayeur extrême au Kamtchatka ; quoique le terme de son absence, fixé à deux mois, fût écoulé, et qu'on dût par conséquent l'attendre à chaque instant, il paraissait si peu vraisemblable à tous les habitans qu'il pût être si ponctuel, que lorsqu'ils aperçurent la *Nadiejeda*, ils ne purent croire que ce fût ce vaisseau ; et comme on n'en attendait aucun de cette grandeur, on conclut aussitôt que c'était un ennemi. Plusieurs familles commençaient déjà à fuir avec leurs meubles vers les montagnes. Il faut convenir que la peur trouble étrangement l'esprit ; car, observe M. de Krusenstern, était-il probable qu'une frégate ennemie aurait fait la moitié du tour du monde pour s'emparer d'une bourgade, dont toute la richesse consiste en quelques poissons secs qui ne pourraient approvisionner ce bâtiment que pour quinze jours. Enfin l'on se rassura, et les Russes accueillirent leurs compatriotes avec joie.

Le 2 septembre un navire arriva d'Okhotsk. Il apportait des dépêches de Saint-Petersbourg du mois de mars, et même du 30 avril. L'on avait reçu dans cette capitale la lettre écrite du Japon. Indépendamment de celles du ministre de la marine pour M. de Krusenstern, il s'en trouvait deux

de la propre main de l'empereur, qui lui témoignait sa satisfaction, et lui annonçait la récompense qu'il avait accordée à ses travaux.

Les officiers de la *Nadiejeda* profitèrent de leur loisir pour rétablir le monument sépulcral du capitaine Clerke, compagnon de Cook. La Pérouse avait déjà fait copier sur une planche de cuivre l'épithaphe de ce navigateur, qui d'abord n'était que sur une planche, et elle fut clouée à un arbre, au pied duquel il avait été enterré. Comme il était à moitié mort, la plaque fut enlevée. On éleva près de l'arbre, sur un piédestal solide en bois, une pyramide, sur un côté de laquelle on plaça la plaque, et à l'opposé on dessina les armoiries de Clerke. Une inscription gravée sur une autre face apprenait que le monument était dû aux officiers du premier vaisseau russe qui avait fait le tour du monde. Une quatrième rappelait que les cendres de Delisle de la Croyère, Français, astronome de l'expédition de Béring, reposaient dans le même endroit. Le monument fut entouré d'un fossé profond, et d'une balustrade, dont la clef fut confiée au commandant du lieu.

L'année précédente des Japonais, qui avaient fait naufrage sur une des Kouriles, avaient été amenés à Saint-Pierre-Saint-Paul. Ils demandèrent plusieurs fois à M. de Resanov la permission

de retourner dans leur patrie sur le bateau dans lequel ils s'étaient sauvés, et qu'ils offraient de réparer. Il ajournait toujours la réponse qu'il promettait de leur faire. Enfin, on décida de les garder, et de les envoyer à Verkhnoï-Kamtchask, capitale actuelle de la presqu'île, où l'on espérait que l'on pourrait tirer parti de leur esprit industrieux et actif. Instruits de cette résolution, ils ne marquèrent aucune répugnance, ils eurent même l'air contents du changement; on leur donna des vêtemens et la quantité de riz suffisante pour leur voyage; le gouverneur y ajouta du thé et de l'argent pour leur route. Le jour du départ était fixé, lorsque quelques-uns d'entre eux réclamèrent le baptême, disant que, destinés à passer le reste de leurs jours au Japon, sans espoir de retourner dans leur patrie, il était plus avantageux pour eux de se faire chrétiens. Le jour de la cérémonie fut fixé. On ne pouvait donc concevoir aucun soupçon, et quand même on leur aurait supposé le projet de s'enfuir, l'exécution en paraissait impossible. La veille du jour où ils l'effectuèrent, ils étaient, à leur ordinaire, allés à la pêche; ils furent de retour au coucher du soleil, halèrent leurs bateaux à terre et se retirèrent dans leur maison. Le lendemain matin, ils étaient disparus; on n'en revenait pas de surprise. Ils ignoraient probablement que de toutes les Kouriles du nord,

Poromouchir et Onékotan sont les seules où l'on trouve de l'eau; ils n'avaient d'ailleurs ni baril, ni aucun vaisseau pour en conserver. Le courage et la hardiesse qu'ils montrèrent dans cette occasion méritaient d'être couronnés du succès le plus complet; la providence a favorisé leur tentative. On apprit ensuite qu'ils étaient heureusement arrivés dans leur patrie.

Cook et La Pérouse avaient connu au Kamtchaka Ivachkin, un de ces exilés qui ont la force de vieillir au milieu des frimats. A l'époque de l'avènement d'Alexandre I^{er} au trône de Russie, cet infortuné obtint sa liberté et la permission de revenir en Europe, avec une somme convenable pour les frais de son voyage. Au moment de se mettre en route, la résolution lui manqua; cependant l'envie de revoir son pays lui reprit pendant la relâche de M. de Krusenstern, il voulait s'embarquer avec lui; bientôt il changea d'idée; probablement il fit bien, car âgé de quatre-vingt-six ans; on a raison de douter qu'il pût supporter les fatigues d'un trajet si long soit par terre, soit par mer. La clémence de l'empereur et les bontés de M. Kochelev, gouverneur du Kamtchatka, lui faisaient entrevoir la certitude de passer tranquillement le peu de temps qui lui restait encore à vivre.

Le 4 octobre la *Nadiejeda* était prête à faire

voile. « Nous éprouvions une peine véritable, dit M. de Krusenstern, de nous éloigner de gens aussi estimables que M. Kochelev, son frère et quelques autres qui nous avaient comblés d'amitiés. Nous regrettions de laisser des hommes aussi honnêtes, aussi bien élevés que les deux frères, dans un pays où l'on ne sait guères apprécier leurs excellentes qualités : ils sont entourés de gens qui, bien loin d'être dignes de tels chefs, ne pensent qu'à leur rendre l'existence amère, à flétrir leur réputation, à les dénigrer. »

Le 9 la *Nadiejeda* sortit de la baie d'Avatcha par un vent frais du nord-ouest et par un très-beau temps ; c'était à pareil jour que, vingt-six ans auparavant, la *Résolution* et la *Découverte* en étaient sorties, allant de même à Macao.

Quoique la saison fût très-avancée, M. de Krusenstern consacra tout le temps qu'il lui fut possible, à la recherche de quelques îles que d'anciennes cartes placent sur la route du Kamtchatka à la Chine ; il n'en trouva aucune. Plusieurs tempêtes assaillirent la *Nadiejeda*, une entr'autres le 27 octobre, fut comparable au typhon que l'on avait éprouvé l'année précédente par le même parallèle. Un grand nombre de requins entouraient le vaisseau pendant cette tourmente, comme s'ils eussent compté sur sa destruction pour dévorer la proie qu'ils attendaient. En

deux heures de temps, on en prit six qui furent hissés à bord.

Le 7 novembre on vit une île voisine des côtes du Japon. Gore l'a nommée South-Island ; on aperçut successivement l'île de Soufre et d'autres, qui font partie du même groupe. Le 20 on eut connaissance de celles qui se trouvent au large de l'embouchure de la rivière de Canton, et le soir on laissa tomber l'ancre devant Macao.

La *Neva* n'était pas encore arrivée. Ce retard contrariait M. de Krusenstern, qui néanmoins s'occupait de mettre son vaisseau en état de prendre la mer. Il était prêt, lorsque le 5 décembre la *Neva* parut devant Macao. Les deux bâtimens remontèrent à Wampo. Aucun négociant russe n'étant établi à Canton, M. de Krusenstern chargea une maison anglaise de la vente des pelleteries que la *Neva* avait apportées. Ce ne fut pas sans peine que cette affaire se termina, parce que les Chinois craignaient de s'engager avec une nation qui était limitrophe de leur empire. Enfin, les pelleteries furent vendues 190,000 piastres. On remporta les plus belles peaux, puisque l'on était sûr d'en obtenir à Moscou un prix plus considérable qu'à Canton.

Déjà les vaisseaux avaient pris la plus grande partie de leur cargaison en thé, lorsqu'à la mi-janvier 1806 le bruit se répandit que le gouverneur

de Canton ne voulait pas permettre aux Russes d'appareiller avant d'avoir reçu de Peking des ordres positifs. Ce n'était pas une vaine rumeur, et déjà un bateau de garde chinois empêchait de porter à bord les provisions journalières. Après bien des peines, des démarches et des sollicitations, on obtint la permission de mettre à la voile. M. de Krusenstern en profita sans délai, et fit très-bien. Peu de temps après son retour à Saint-Pétersbourg, il reçut une lettre de Canton, dans laquelle on lui apprenait que vingt-quatre heures après son départ de Wampo, l'ordre était arrivé de Peking d'arrêter les deux vaisseaux russes.

Ce fut le 9 février 1806 que la *Nadiejeda* et la *Neva* partirent de Wampo. Elles passèrent heureusement par le détroit de Gaspar, puis franchirent le détroit de la Sonde par le canal de Zutphen. Ils furent séparés l'un de l'autre le 15 avril par un temps sombre et pluvieux.

Le 1^{er} mai la *Nadiejeda* eut connaissance de Sainte-Hélène. Le 4 elle mouilla dans la rade. Les officiers purent descendre à terre, et se promener dans la ville; mais il était défendu expressément à tous les étrangers d'aller au-delà, et de parcourir l'île. Le 8 on la quitta.

Le 19, à cinq heures et demie du soir, la *Nadiejeda* était par 2° 45' de latitude sud, et 20° 35' de longitude ouest. On aperçut au nord-nord-

ouest, à la distance de douze à quinze milles, un phénomène extraordinaire, que l'on ne put pas observer assez long-temps, pour le décrire avec précision. Une fumée épaisse s'élevait au-dessus de la mer à-peu-près à la hauteur d'un vaisseau, puis disparaissait; ensuite elle se montrait de nouveau. Enfin, on ne la revit plus. Ce n'était ni une trombe, ni un vaisseau incendié, comme le croyaient quelques personnes. La fumée, ou la vapeur, était trop élevée pour provenir de brisans. M. Horner pensait que si ce phénomène n'était pas un jeu de réfraction, ce ne pouvait être qu'une éruption volcanique. Le 22, lorsque l'on était par 5° de latitude nord, et 23° de longitude, la mer fut extraordinairement lumineuse pendant toute la nuit. Son éclat éclairait les voiles du vaisseau; elle paraissait tout en feu. Il ventait bon frais du sud. Un capitaine de vaisseau anglais avait observé la même chose, au même endroit, en 1792.

M. de Krusenstern passa par l'ouest et le nord des îles britanniques. Le 17 juillet il eut connaissance des Orcades. Le 23 il rencontra une frégate anglaise, dont le capitaine lui apprit que la *Neva* était partie depuis huit jours de Portsmouth pour Cronstadt. A six heures du soir on vit les côtes de Norwège. Les vents contraires et les calmes empêchèrent d'arriver à Copenhague avant le 2 août.

Enfin , le 19 , on laissa tomber l'ancre dans la rade de Cronstadt. Le voyage avait duré trois ans et douze jours , et pendant tout ce temps la *Nadiejeda* n'avait pas perdu un seul homme.

VOYAGE

DE LISIANSKY

AUTOUR DU MONDE. (1803 A 1806.)

LORSQUE le plan de l'expédition du capitaine Krusenstern fut arrêté , la *Neva*, un des deux vaisseaux qui en faisaient partie , fut désignée pour aller à Cadiak et à la côte nord-ouest d'Amérique. Partie le 7 août de Cronstadt avec la *Nadiejeda*, elle navigua de conserve avec elle jusqu'au 24 mars 1804, qu'après être entrées dans le grand Océan, elle en fut séparée par un temps fort épais. Le capitaine Lisiansky fit tout ce qu'il put pour apercevoir de nouveau la *Nadiejeda*. Reconnaisant l'inutilité de ses efforts , il continua sa route, se dirigeant sur l'île de Pâques. Il en eut connaissance le 16 avril à trente milles de distance. De nombreuses volées de petites mouettes grises en avaient annoncé l'approche.

Le lendemain on était à peu de distance de sa pointe méridionale , reconnaissable à deux grands